

LE MORT-HOMME

ou

LE VIEIL HOMME ET LA MORT

*Poème cinéraire
musical et dansé*

INTRODUCTION A VENIR

LE LIEU

Un no man's land. Espace éperdu : lieu de passage sous les nuages ; lambeaux – mais non ruines – d'existence végétale. Le tout doit évoquer, conformément à la réciprocité des songes, une sorte d'interprétation de la terre et du ciel. Pressentiments, souvenirs d'images et de psyché jamais rencontrée.

LES PERSONNAGES

LE MORT-HOMME : Un vieil homme.

L'ANGE : Personnage en métamorphose : de la sphinge ailée à l'ange noir puis blanc ; de la jeune fille à la nourrice aveugle.

LE CHŒUR : Marionnettes de corps humains et animaux, entiers ou segmentés (dont une chouette chevêche géante). Il s'agit d' « objets » poétiquement transfigurés, tous figés dans le cadavérique, la minéralisation, l'empaillage ; mais très mobiles : ils sont « dansés », ils « naviguent ».

LE CORYPHÉE : Un jeune homme. Il dirige et parfois manipule les actions du Chœur.

LA DANSE

Figures et nombre de danseurs ad libitum. Pas de séparation ici entre poésie, musique et danse : la parole est aussi dansée. La danse n'est pas qu'un signe ou un code, c'est d'abord un mouvement.

LA MUSIQUE

La musique, qu'elle soit explosion ou fine émanation, doit se limiter à un timbre (de préférence électro-acoustique) réglable à vue, c'est-à-dire, comme la danse, « improvisable ». On peut la soutenir par des touches de percussions.

Il n'y a pas de préséance entre parole et musique (et danse). Les didascalies et les intitulés de chapitres peuvent être dits par le Coryphée.

PREMIÈRE NAVIGATION : MOURIR A LA VIE

I. Ouverture : Tout au bord de la mort

Il s'agit d'un prélude muet. Une danseuse, sphinge ailée, est agrippée à un danseur, ventre contre ventre. Au départ, ses pieds ne touchent pas terre. Elle et lui sont le double dansant du couple que l'on va voir à l'œuvre : un vieil homme portant sur son dos le fardeau d'un corps humain – en l'occurrence, sa fille-sphinge.

D'autres couples, comme obéissant à un mystérieux appel, les rejoignent dans la danse.

II. En un chemin de mort

La Sphinge
(danse)

LE CORYPHÉE (au vieil homme) :

– Viens... chair ignée,
Compte bien tes pas de derniers feux,
Viens ! Je t'attendais et te retrouve.
Tu m'avais oublié. Tu m'as menti
A moi, ton fils.
Tu ne m'as rien donné.
Navigue à vue, charognard imbécile !

LE MORT-HOMME (haletant, portant son fardeau) :

– Comme un qui s'est perdu tout au bord de la mort,
Dépourvu de chemin,
J'ai quitté le lit du monde, mitan obscur,
Et je marche, inexpugnablement

– Ô moi qui ai tout donné –
 Vers plus que le recommencement,
 Cette fin absolue qui est lumière.
A la jeune fille qu'il dépose.

Saute, besace,
 Petit tas d'organes,
 Mes œuvres
 Embrouillées comme les figures de la vie
 Qui n'est ni bien ni mal.
Il la regarde qui se convulse par terre.

Tu es là, et tu te convulses,
 Ma deuillante.
 Monstre inique qui ne peut vivre seule,
 Je te coupe de moi pour contempler
 Ce qui maintenant ne m'abîme plus de peur.
(Il tente de l'écraser, mais en vain.)

Arrête tes anneaux et tes plaintes,
 Nous allons bivouaquer !
Cris aigus de la sphinge dansante de la jeune fille.

LE CORYPHÉE :

– Il fixe les yeux sur elle, sa mort !
 Il parle la parole contre elle, sa mort !
 Il pousse le cri contre elle, sa mort !
 Et elle, la morte après la mort, la composite,
 Sa fille aînée fatale,
 Elle cache dans l'aigu une traîtrise.
 Oh, comme il aime sa sangsue qui lui donne un destin.
 Moi, il ne m'a donné qu'un désir de le tuer.
 Je suis son fils au ressentiment unanime
 Mais je ne suis plus Œdipe au membre nocturne,
 Je suis devenu le chœur oublié d'un drame très antique
 Ressac de boucherie d'un héros sans alliance
 Qui mesurait son malheur au poids de dieux perdus.

LE MORT-HOMME (au monstre) :

– Je ne pouvais plus te serrer contre ma poitrine...
 Oui, j'ai préféré te tuer... pour mieux te connaître
 Et t'absoudre.
 L'autre, le fils, je l'ai abjuré.
 Il n'est que de l'humaine essence
 Et ne mérite que la maraude de mon affection...

LE CORYPHÉE :

– Il entre, il sort, il vit, il meurt.
 Il ne sait plus ce qui le brise.
 Le vent lui-même l'affole.

Elle est là ta deuillante
 Que tu aimes plus que tout.
 Romps les liens !

*Le Chœur, à l'exemple du Coryphée, pousse comme un ballon le corps à terre
 de la sphinge, la soustrayant sans cesse au vieil homme.*

LE MORT-HOMME :

– Dis-lui que je suis petit
 En mon rêve de mort
 Mais que je la ferai grande.
 Dis-lui que je l'aime indûment.

LE CORYPHÉE :

– Non, tu n'auras que l'ombre
 Et la poudre et la peau desséchée
 Et tu auras l'exil perpétuel
 Et elle... sera momie, effigie,
 Banalité de l'os
 Et continuera perpétuellement
 A te tromper la vie.
 C'est pour cela que tu l'habilles
 De figures ailées,
 Mais tu ne la vois pas. Tu te leures.
 Moi, je suis l'humanité tout entière,
 La gloire de son intelligence
 Par ce savoir serein
 Qu'on ne peut rien prouver
 D'autres que des preuves !
 D'autres lueurs viendront
 Avec des trous noirs
 Comme dans ta face.
 Nous serons sapientiaux
 Toujours ! Je veux ta mort.

LE MORT-HOMME :

– Tais-toi !
 Tu ne mérites que de passer et ne pas revenir.
 Comment peux-tu vouloir ma mort
 Et l'obtenir
 Puisque je ne t'engendre plus ?

A la Sphinge :

Mais toi, tu marches, rêve de ma fin
 Semblable à la lueur absolue,
 Mandragore ou plutôt salamandre qui traverse le feu,
 Jeune fille ! ma fille ! Allaläi !
 Je te rêve comme un rébus du monde.
 Vers quel monde sans chair,

Où les os s'étant fendus enfin s'exclament,
 Se diriger ?
 Dis-moi, puissance invisible
 Qui n'es pas obscurité,
 Pourquoi suis-je si seul à souffrir
 Acrement
 En haut des marches ?
 Ne vais-je pas recevoir la lumière absolument noire
 De matière avide parce qu'elle est matière
 Pour qu'enfin, toi avec moi, nous nous consumions
 Et ne revenions plus ?
 Dois-je me mettre à genoux mais sur quel seuil ?
 Laisse-moi tomber
 Dans le sommeil des noires ciméries

La sphinge, en poussant des cris, se métamorphose progressivement en jeune fille.

Au bord du monde inapparent des morts
 Dis-moi si je peux être plus mort que tous les morts.

Il commence avec le « corps » de la jeune fille-sphinge une longue et lente navigation qui est un défi à la mort humaine. Le Chœur réagit avec méchanceté – lui qui n'est que « morts assumés ».

LE CORYPHÉE :

– Tu vas être assailli de craintes
 Et de fureurs sans cause.
 Le mental excès des vengeances
 De tout ce que tu n'as pas su aimer
 Va te vriller la moelle.
 Viens à la rencontre
 De la terrifiante mélancolie,
 L'épouvante sans espoir.
 C'est notre serment, à nous
 Les morts-vivants !

Aux cris articulés de la sphinge succèdent les cris inarticulés de la jeune fille et du Chœur.

LE MORT-HOMME :

– J'irai ! J'irai !
 J'ai quitté joyeusement
 Le « là-bas » des villes et ses emblèmes féroces.
 Comme des sursauts d'agonie qui ne veulent pas finir.

Au Chœur :

Regardez-nous couverts de suie,
 Regardez la sûre et dure mort en son dernier compas.
 Les heures, les « après-nous », les jamais entendues
 Ne sonneront pas, je le présume,

En fin du monde, car il n'y aura plus de deuil
 Non plus.
 Les messieurs de la mort qui pilotent les villes,
 Qui dépiautent et désossent,
 Nous leur passerons dessus.
 Nous retirerons au remords charnières et carcasses,
 Vous serez seuls et oubliés, mes fils impropres
 Mais avec toi, ma fiancée, ma fille et ma vraie mort,
 Nous défierons le sang
 Et nous serons livides, livides, livides...

LE CORYPHÉE :

– Je te tuerai avant
 Ou je couperai le fil d'aragne
 Qui te rejoint à elle !
 Tu ne vois pas qu'elle est blanche et noire
 Ta fiancée imprécatoire !

La sphinge, dans le cours de sa métamorphose en jeune fille, est happée par le Chœur.

Tu baisseras les yeux, blessé affreusement
 Devant le cri muet des choses refusées
 Qui bientôt te refuseront.
 Ô, leur juste parti pris !
 Fini, le défi !
 Vois, la bête est prise.
 Tu n'est qu'un grotesque vautour,
 Tu ne connais pas encore la virtuosité de la mort.
 La pourriture est téméraire : elle t'attend aussi.
 Cela commence ainsi, le pur néant :
 Un sketch de l'apothéose du rien – la dégradation !

LE MORT-HOMME (humant les corps de ceux du Chœur et les défiant) :

– Je suis un ange, un chat,
 J'apprivoise la fraude.
 Je sais tourner la tête plus loin qu'en arrière.
 On ne perd pas la confiance quand on meurt,
 On demande simplement plus de foi.
 Si cela vous est intolérable, à vous les morts-vivants,
 Tant mieux !
 Je ne veux pas qu'on se souvienne de moi.

Au Coryphée :

Tu n'auras rien de moi !

LE CORYPHÉE :

– Vieux fou ! Vieille cigogne
 Sans nid et sans remède !

LE MORT-HOMME :

– J'ai rendez-vous ! J'ai rendez-vous !
 Doucement, et aveugle de cœur,
 Je fais confiance
 A cette part de la mémoire
 Qui ne distingue plus
 L'imprévision de tout passé
 D'avec le futur annoncé.
 La mort est un art où demeurer.
 Ceux qui ne sont plus là ne sont que pierres à fendre.
 L'au-delà est le seul vrai péril.
 Je sais bien que les morts se souviennent et pleurent
 Et qu'au bout d'un temps de vie
 On ne les entend plus.
 Mais moi je veux brûler pour ne plus vivre encore !
 L'absence ne me désenchante pas !
 Elle a son génie inépuisable.
 Derrière les yeux, il y a la taie de la clarté ;
 Derrière les choses vues, il y a ce qu'on ne voit pas
 Et qui alors nous voit.
 Derrière le monde, il y a moi,
 Moi qui suis un monde :
 L'imprésentable patrie du naufrage des morts.
 Moi, je veux la prendre
 Avec son feu mousseux,
 Son noir jusqu'au blanc !...
 Pas de temps à perdre !

*Lutte entre le vieil homme et les monstres des morts-vivants ; la chrysalide
 laisse apparaître tout entière la jeune fille.*

*Laudes : chant de guerre et de mort
 (Danse du vieil homme
 avec sa fille)*

LE CORYPHÉE :

– Vous serez tous deux visités par la guerre
 Et jamais par la gloire.

*De l'ensemble du Chœur se détachent alors plusieurs « membres » (une
 jambe, un bras, un tronc, qui ont l'air suspendus dans l'espace). Les voix du
 Chœur s'élèvent : voix de monstres de guerre et voix de morts-vivants :*

LE CHŒUR :

– Saint ! Saint ! Saint ! *(sur un mode nauséeux.)*
 – Oint ! Oint ! Oint !

*Le Chœur poursuit, mêlant sons articulés et inarticulés ; certains sont tenus
 (évoquant une basse continue), d'autres heurtés ou interrompus (la parole est*

soumise à des « coups de frein » mais aussi à des à-coups, à des ruptures : comme si les éléments du langage n'arrivaient plus à se joindre) :

Hyène ! Hyène ! Hyène !

Haine ! Haine ! Haine !

LE CORYPHÉE :

– Regarde : tu traies un bouc au-dessus d'un tamis !

Un grand pan de silence.

LA JEUNE FILLE :

– Dois-je me grimer de mort, Père ?

Rires sarcastiques du Chœur, scandés en accelerando furieux, sur un rythme infernal.

LE MORT-HOMME :

– Que les hommes tuent et meurent, mon enfant,

Tu seras toujours ma merveilleuse petite louve !

LE CHŒUR :

– Veuve ! Veuve ! Veuve !

LE MORT-HOMME :

– Tu es née dans la guerre,

Je t'ai prise à la guerre,

Je t'ai violée dans ma guerre.

Écoute le cri de la mort de la chair :

L'après-chair crie plus fort que la chair,

Mais c'est un cri qui est un son !

Goûte cette confiture

De pus et de sang

Et ce cri de l'os qui s'exaspère :

« Je suis seul ! Je suis seul ! »

Ah ! Ah ! Ah !

Dans les guerres futures

Tu seras mon Ève adamique,

Mon soleil extatique.

Eux, les définitifs oiseaux humains,

Ils nous lancent le dernier appel

Du travail de la nuit,

Ce pavot qui suffoque...

Ô nausée !

Dis obstinément le mot « âme » ;

Traverse l'impudeur

De la larve qui file.

Nous connaissons aujourd'hui

La propreté savante des exterminés.

Ceux sans trépas, les dépassés par l'extinction

De ce qui suit tout homme,

Ils ont glissé

D'un rien à l'autre rien : une huile,
Moins que le rien, plus que le rien.

Un temps.

Oui, j'ai tué ! j'ai tué !
Avec froideur, avec détermination,
Pour le dieu indéterminé...
J'ai tué le remords d'avoir tué...
Où sont tous mes vivants
Maintenant et toujours ?
Oui, je suis un monstre de la caverne du monde
Et ici je suis dans ma contrée :
Où, avec la mort, je suis né.
Où sont tous mes vivants ?

LE CORYPHÉE :

– Tu m'as tué, oui.
Avant que je tue !

LE CHŒUR :

– Tu nous as tués, oui !
Nous allons t'exterminer.
Pas te tuer !... Pas te tuer !...
T'ex-ter-mi-ner !

LA JEUNE FILLE :

– Tu m'as tuée, ô mon amour de Père,
Mais tu m'as tuée avec l'espoir du Paradis,
Le goût du paradis, au-delà de l'attente,
Là où le fol espoir renaît invincible.
Tu m'as arrachée comme un soleil
Mais je te sauverai. Je te sauve...
Ô deuil cruel !
Ô réveil cruel !
Les portes s'ouvrent
Pour moi, pour toi, pour nous seuls,
Aux sources de ce qui, détruit, se reconnaît unique.
La grâce enfin, la grâce épatante !
Derrière la grande muraille des morts-vivants...
Un œil, un œil, un œil : c'est le moellon !...

On voit un soleil, fastueux mais comme épuisé, se coucher dans sa mort.

LE MORT-HOMME (désignant le soleil) :

– L'intransitif !

LA JEUNE FILLE (idem) :

– Le vieux perruquier !

LE CORYPHÉE :

– Arrêtez vos sacrilèges !

Mouvements, grognements et geignements du Chœur.

LE MORT-HOMME :

– L’imagier qui brouille le fond du puits !

LA JEUNE FILLE :

– La vergogne de la tour en haut !

– Toutes morts sont exaltées !

LE MORT-HOMME :

– Que nos mères n’entendent pas :

Procession, précession de Madame-la-Mort !

Que ton trou soit assez grand

Nous ne reviendrons plus de guerre.

Plus d’ultimes fourbis de fourmis d’industrie,

De cavaliers sans têtes comme des tanks,

Mais missile anti-missile.

Nous ne saurons plus où seront le pour et le contre

Absolument confondus...

Propulsés par nous-mêmes...

Enfin le vrai principe !

LA JEUNE FILLE :

– Ô merveilleuse horreur !

Après le coucher du soleil, une lumière étrange envahit la scène ; le père et la fille ont joint leurs mains dans une active prière de destruction. Le Chœur, après un temps de refus, s’engage dans cette prière. Joie noire de tous.

LE CHŒUR ET TOUS (sarcastiques, bafouant l’ancien Dieu) :

– Laudamus te ! Benedicimus te ! Adoramus te !

Les Messieurs de la Mort

ou

Les Adversaires obséquieux

Après la prière active de tous, le Chœur se dissocie des deux protagonistes.

LE MORT-HOMME :

– Fille, sois mon Ange

Afin que je sois !

La jeune fille se saisit d’une aile qui gisait, esseulée, près d’un « monstre » du Chœur. Elle s’en arme le bras.

LE CORYPHÉE :

– Chante, Mort-Homme,

Chante les gestes bourrés de vide

Qui s’affolent, se multiplient,

Proliférants, et n’engendrent rien...

A la limite de la matière !

Et toi, Ange faux des pardons,

Bats de l’aile !

LE MORT-HOMME (il chante) :

– Se pourrait-il que la beauté de la vieillesse
 Passe outre aux fleurs des tombes !
 Que le sang murmuré du silence
 Octavie la note imprenable,
 Impénétrable, imprésentable ?
*On entend la « note » lancée, tenue par tous les « monstres » du Chœur, grî-
 més en « messieurs de la Mort ».*

LE CORYPHÉE :

– Chante, achève ton œuvre d'homme.
 Nous te saluons...
 Hier, demain et pas encore ce jour d'hui.
 Tu as connu dans la boue
 L'étreinte d'Adam,
 Le baiser du limon.
 Chante, ordure de la terre,
 Messager du Très-Bas,
 Et quand le temps s'endormira,
 Ta face sera ointe
 Du parfum ténébreux de l'immortalité :
 La pacotille du désir humain.

LE CHŒUR :

– Sanctus ! Sanctus ! Dona nobis pacem !
Il vit bruyamment.

Pacem !

*Deux danseurs du Chœur font rouler un œuf, bientôt imités par d'autres. Des
 œufs roulent et se brisent, d'où sortent des serpents qui sifflent.*

LE CORYPHÉE :

– Serpents – feux !
 Serpents – feux !
 Sublime contresens...
 Quand la terre venait à exister.
 Venez, mes chéris, dans l'espace de vos pas de deux.
 Dansez sans queue ni tête !

*La jeune fille touche de son aile d'ange les serpents, comme pour les appri-
 voiser.*

LE CHŒUR (aux serpents) :

– Ô mes ligaments, mes tendons
 Et mes aponévroses !
 Caresse nos tenons d'existence...
 Nous n'en avons pas !
 Caresse nos tétons...

*Tout frissonne. Tout chante. Tout frémit d'harmonie, mais c'est une harmo-
 nie ironique, feinte... Soudain, avec violence, les désarticulés obséquieux se
 revanchent. Les fragments de corps, libérés par les caresses deviennent auto-*

mes, méchants, féroces, se retournent contre le Mort-Homme et la jeune fille. Le Chœur se saisit des serpents.

LE CORYPHÉE :

– Vous vouliez connaître le dessous des morts
 Sans avoir à mourir,
 Vous vouliez fréquenter l'étrange patrie des morts
 Et la coloniser : Hein ? Hein ? Hein ?
 Poteaux d'hommes vibreurs du charivari,
 Vous osez attendrir le grand sacrificateur.
 Vous avez cru à vos grandeurs de vue
 Mais la pitié est insaisissable.
 Vous allez connaître la cruauté des morts
 Sans dieux, sans dieux surtout.
 Venez, je leur ouvre la bouche.

Il ouvre la gueule des « morts-vivants » du Chœur.

Qu'y voyez-vous ?
 Plongez ! Plongez !
 Et ne remontez plus !
 Ce sont les portes de l'Envers (*il ricane*)
 Ah, vous croyez entendre l'Enfer !...
 Non, l'Envers simulacre !
 Vous ne verrez jamais l'envers des choses :
 Tout autre chose que l'autre chose !

LE CHŒUR (voix ventriloques à travers les gueules ouvertes) :

– Régnez ! Régnez ! Fiers d'homme ! Fiers-à-bras !

LE CORYPHÉE (sur le ton de la démonstration) :

– Pourquoi jadis est-ce que je crachais des flammes ?
 Parce que j'étais une urne... cinéraire !...
 Ce n'est plus le vieux dragon,
 L'antique serpent du monde,
 Mais le feu, la glu du feu !
 Vous le cracherez à votre tour jusqu'à vous consumer.
 Vos cendres sont acides.
 Vitrifiez la vitre !

LE MORT-HOMME :

– Ah ! Ah ! Ah !
 Ils étaient obséquieux...

LE CHŒUR (scandé) :

– Obse-quoi !
 Obsé-quioux !

LE CORYPHÉE :

– C'était « obsèques » qu'il fallait entendre !

LA JEUNE FILLE :

– Je veillais. Je veillais sur toi, Père.

Je détruisais toute vie quotidienne,
 Prêtant mes yeux
 Au terrifiant vivier des sans-ombre.
 Parfois je dansais l'angoisse de la nuit,
 J'étais le long-serpent dans l'arbre
 Près duquel tu te plaisais à rêver,
 Plus méditant que le vent.
 J'étais message du rappel de la mort.
 Il mourra seul, me disais-je,
 Mais je serai là pour glorifier sa mort.
 J'ai glissé le long de l'arbre
 Jusqu'aux bals des titubants séjours
 Où plus saouls que des sourds
 Nous dansions, toi, chasseur, et moi, Ève exaltée !

Un temps.

Je me battrais pour toi,
 J'apaiserai ce monde exorbité,
 Je serai sans peur et sans haine,
 Je serai le bien plus que le bien,
 Où transhument les morts.
 Je suis la face interne des plis.
 J'écris la terre avec de la terre
 Au bout des doigts
 Et la mer monte,
 Et je filtre le sable entre mes lèvres.
 J'offre mes déserts ;
 Et la marge de l'espace qu'on appelle temps,
 Je la trouerai d'une porte
 Qui ne se refermera plus.
 Aucune Parque avec moi
 Ne coupera le rêve
 Par où s'échappe la mort et n'y revient plus.
 Rappelle-toi : sans rappel !
 Ce qui a été n'a pas été !
 Tu oublieras avec moi jusqu'au pardon
 La touffeur du passé
 Car je ne suis pas née

Elle s'arrête épuisée, comme ivre. Longue pause.

LE CORYPHÉE :

– Ainsi le voyageur se laisse prendre
 Au venin irénique.
 Il est si lourd de son péché de chair, sans l'accord d'un
 Dieu de promesse, qu'il ne voit pas... le piège ourdi.
 Fille, c'est elle qui le perd, l'Ève inimitable !

Ô ma sœur, tu es folle
 Et prête pour la trahison.
 Qu'il soit seul, sans soleil et sans espérance,
 Lui qui le voulait, sachant trop ce qu'il voulait,
 Sans avoir à le vivre.

Ceux du Chœur poussent sur la scène une construction mobile en bois : une « porte » munie d'orifices contre laquelle on entrave le Mort-Homme : ne passent par les trous que les jambes, les mains, la tête.

VOIX DU CORYPHÉE ET DE LA JEUNE FILLE :

– Prêt pour l'inquisition !
 Prêt comme Job !
 Prêt pour le forum des questions !

LE MORT-HOMME :

– Voici la Mort et son compas (*rires du Chœur*)
 Voici la porte qu'on ne traverse pas...
 On ne peut pas toucher la mort.
 Non, je n'étais pas double.
 Ma fille, tu as rejoint ton frère,
 Tu n'es plus Antigone.
 Portez-moi tous les deux, je vous le demande,
 Devant la citadelle des morts-vivants.
 Rien d'autre. (*On le promène.*)
 Pourquoi, pourquoi, ma fille,
 As-tu trahi – ô leurre infatigable –
 Ce qui nous advient dans l'affection ?
 Nous prenons pour un pli indéfaisable
 L'inclinaison de l'enfance
 Qui nous joint tous à l'espérance.
 Ô étincelante douleur des hommes !
 Nous allons jusqu'à l'ivresse de cette tendresse-là.
 Nous rêvons de la chaleur vacante, à la même place,
 Mais les grands messieurs de la Mort
 Qui vaquent sous la lune
 Nous trompent. Ce n'est plus la même place,
 Ce n'est plus le même être, ce n'est plus l'être,
 C'est le lieu nul.

Donne, passe, disait le vieux chant de mort !

LE CHŒUR (éventuellement chanté) :

– Donne, passe ! (*ter*)
 Tu ne donneras jamais assez !
 Tu ne passeras jamais assez !

Sur un rythme soudain agité – jusqu'à la furie :

Nous sommes les « julots » de la Mort
 Halo ! hello !

Et nous n'avons qu'un œil
 Deuil ! deuil ! deuil !
 Mais pathétique !
 Tique ! Tique ! Tique !
 Nous sommes la hernie du temps !
 Pan ! Pan ! Pan !
 Le sang se cueille,
 Le sang se caille,
 La fesse est muette
 Et suinte !
 Les aigles, les trèfles et les nègres
 Et les récifs
 Cifs ! Cifs ! Cifs ! (*Diminuendo.*)

LE CORYPHÉE :

– La terre vomit un corps d'enfant
 Meurt un vieillard !
 Rompre son corps !

LA JEUNE FILLE :

– En avant, les détachés !

LE CHŒUR (un groupe) :

– Par ici !

Un autre groupe :

– Non par là !

LA JEUNE FILLE :

– Il n'est pas encore mûr.

LE CORYPHÉE :

– Il aime encore l'Enfer.

LE MORT-HOMME :

– Je deviens un vieux homme,
 Je m'effiloche. Je me casse. Je m'enfouis.

LA JEUNE FILLE :

– Ne me maudis pas, Père :

J'obéissais à ton enchantement.

La lune amère et casquée

Luisait au fond de ma gorge

Et ne voulait plus être éclairée

Par ton soleil.

LE CORYPHÉE :

– Viens à la table des morts – Conduisez-le ! –

Manger un morceau...

Engloutir le souvenir.

Un temps : on le fait manger.

Maintenant le souvenir est en toi

Et toi tu es en lui.

Tu ne sais plus qui tu es.
Ce que tu manges, si c'est toi qui le manges,
C'est toi qui es mangé.

Le Mort-Homme se cadavérise.

Il est presque froid. C'est de la glèbe.

Aucune mère !

Plus de fruits...

Regarde ses lèvres... empierrées...

C'est de lui qu'il a mangé.

Plus rien de mémorial !

Hyaline pensée !

LA JEUNE FILLE :

– Apportez-moi de l'air.

LE CORYPHÉE :

– Voici du feu !

De l'air sans apaisement,

De l'eau trouble d'yeux sans pleurs,

De la cendre acide.

Nous ne sommes plus profondeur d'ombre !

LA JEUNE FILLE :

– Suis-je encore dans une vie de remords ?

Je suis tombée comme l'Ange

Et je l'ai entraîné dans ma chute.

Delta, splendeur de Père

Ô Deleta !

Un temps.

Une mère au loin chante sans trêve,

J'entends son cri qui poivre

Ses gerbes de sanglots.

Oh, elle mourut comme un mauvais rêve.

LE MORT-HOMME :

– Mon sang coule à l'envers :

L'inceste comme un buisson !

Mes mains saignent

Contre sa pierre !

Je n'ai plus de mémoire,

Tout ce qui s'est passé n'est plus

Quelqu'un ! Quelqu'un !

Même le givre !

A ses côtés, de part et d'autre, la jeune fille et le Coryphée. Autour d'eux, ceux du Chœur dansent : ils manduquent mais ne mangent pas ; ils tapent sur des bouteilles avec des couteaux.

LE CHEUR :

– Tango ! Santiago !

Tout est pris. Tout est débris.
 Tout craque. Tout frappe. Tout drape.
 Ce n'est pas moi. Ce n'est pas lui
 Et « je »
 L'est-il ? L'est-il ?
 Les jours sont bien calés
 Car la vie est puissante.
 Les jours sont décalés
 Car la mort est puissante.
 Par-dessus, par-dessous
 La pile des morts...
 Une louchée !...
 Ôte ta peau ! (*bis*)
 Que je t'infiltre...
 Ou je te grille !

Un mort quelconque : en silence
(Trépas de l'Homme-Tronc)

Tous, toujours atablés, voient circuler dans les airs un tronc d'homme agité de soubresauts, de tressaillements. La jeune fille se lève, fascinée, et de sa seule aile le pousse en avant, rien que par le vent qu'elle agite.

LA JEUNE FILLE :

– Vole ! vole ! vole !
 Il n'est pas défendu de voler.
 Heures closes,
 Torse bouclé
 Par la méchanceté d'un dieux...
 C'est un tronc. C'est un torse :
 On lui a volé ses bras, ses jambes
 Et son membre nocturne.
 Tu deviendras cela, Père,
 Un cul-de-jatte du ciel,
 Sans pieds ni mains,
 Un caillou de la nuit.

LE MORT-HOMME :

– Mon humanité va tomber dans le temps.
 Des cannas glauques vont hocher de la tête.
 C'est de ma mère que j'ai la première peau.
 Je lave la nuit, je l'essore,
 Je la lime. Elle est toujours plus noire.
 Je m'agenouille dans les flaques d'eau
 Où la mort meurt de source.
 Vivre la vacuité du jour

Arrimé depuis toujours !
 Et elle, pour tous les demains,
 La nuit à traverser, l'indélibérée...

Au tronc flottant :

Homme opaque, viens sur mon cœur.
*Le tronc humain, toujours suspendu dans les airs, s'approche du vieil homme
 après avoir tourné autour de lui. Le vieil homme le prend dans ses bras :*

Le temps détruit tout
 Mais ne se détruit pas !

Après le temps de danse : silence.

LE MORT-HOMME :

– Nous étions dans l'interrègne,
 Réunis comme des âmes peintes...
 Je serai sabré comme tu l'as été.
 On t'a profané. Je t'exalterai.
 Le présent n'est jamais dans le temps,
 C'est une hantise,
 Une question de deuil
 Pour ne pas être là.
 Comment pense un dieu ?
 Ô nasse d'amour, ô noces de mort...
 Car la vie est puissante,
 Car la mort est puissante !
 Oubli sans semence...
 Tuez-moi ! lapidez-moi !
 Je gagnerai le temps sans rappel,
 Ô corps sublime et démembré.
 Nous apparaissions comme un radeau
 Au sommet de la nuit,
 Oui, je suis un fragment, je suis un morceau.
 Mais j'espère ! J'espère !
 Je ne veux pas qu'on me roule dans un drap.
 J'écarterais les pleureuses,
 Les valets de la nuit,
 Tout ce qui remue les choses dans le noir.
 La ténèbre luit,
 Le silence étincelle.
 Je prends la foudre !

LE CHEUR :

– Car la vie est puissante,
 Car la mort est puissante !

S'avance la grande chouette chevêche. (Danse.) Elle est l'intelligence méditante, nocturne, elle peut vaincre. Le vieil homme est fasciné. (Lutte contre sa fascination.) Le tronc d'homme échappe à la vue.

*En un dernier compas**LE MORT-HOMME :*

– J'émerge au loin des nuages, par-delà les nuages.
 Qu'eux ne me disent pas : « Passe et donne ! »
 Dans la serre de l'aigle je plane
 Et vois la terre dans une soucoupe

Au Chœur :

Écoute le bruit de cristal
 Que font mes yeux quand ils tombent dedans...
 Des yeux qui pleuraient encore en bas

A la jeune fille :

J'ai vaincu l'ingratitude,
 Je suis l'été comme une épée,
 Le mica insoluble, l'amiante incorruptible.
 Je suis la pierre d'Abraham.
 Le jour parle très bas,
 Les siècles ont voyagé.
 Camphre et corne de la nuit qui s'abat,
 La rage aiguë du fond du cœur...
 Elle fut le propice et le sauvage accent
 Qui scelle les orages et descelle les tombes.
 Je suis un grand oiseau, un cavalier du songe.
 Quelque chose de guerrier me retrouve,
 Nacelle du bonheur !
 Soudain, soudain,
 Le dehors, le dehors !
 On me lance des pierres,
 On me traîne et m'abat sur la chaussée de Dieu !
 C'est le coma ! (*Il tombe et sombre.*) Moi... géant... je...

LE CORYPHÉE :

– Anéantis-toi, vieux fou,
 Dors, comme on le dit : du créé au créé...
 La chose est dite : tu es bon pour la mort.
 Le passé qui ne bougeait plus,
 C'était une feinte ultime !
 Nous tes fils, tu ne pourras te passer de nous.
 Moi, j'étais
 Sans feu ni mère,
 Engendré par ta semence impersonnelle.
 Elle... était l'Ange noir,
 Sphinge ou Lilith,
 Le truc et le miracle

De la métamorphose.
 Elle était aussi la vengeance altière,
 Qui la rendait mystérieuse.
 Par toi, l'amour manque,
 Et tu as cru Dieu accessible...
 Sœur, île, serpent,
 Deviens sonore et montre-toi.
 Glane l'épi qui ne rêve plus,
 Le père infatigable
 Qui quichottais la nuit...

Le Coryphée ajoute à la jeune fille l'autre aile noire : elle devient l'Ange exterminateur.

LE CHŒUR :

– Ave verum ! (répété.)

LE VIEIL HOMME (dans un rôle) :

– Ange, ô toi, toujours absent, qui fais que l'on meurt seul...

L'ANGE :

– Je suis la terrible immobilité des suicidés de Dieu,
 Le véritable messenger entre le ciel et la terre
 Quand l'homme se hait et hurle,
 La tête encore dans le panier.

J'extermine

Dans ce que je dis, ce que je pense, ce que je joue.

Je le suis : j'extermine.

Suis-je la ruse ultime

Dans le dessous des morts,

Dans le dessus des morts ?

Elle met le pied sur le vieil homme, en signe de triomphe. Puis, sur un ton très parlé :

Si la ruse tient un masque et cache un renard sous sa robe, le mort doit prendre un flambeau d'une main pour éclairer les infamies de sa ruse et une arme de l'autre pour tuer le renard. Ainsi je fais : ma force, ma justice et ma Vérité !

Le vieil homme est terrassé. La chouette recule, mais elle médite encore.

Le mort est encore bien planté. Il sera un cadavre très digne. Tous les nerfs sont en place. Cet épouvantail a été un corps pesant d'amour. Il est retable de ma vengeance.

Un temps.

A toi, soleil et peintre des vivants :

Peins-le encore une fois !

La lumière est désespérante

Et la conscience, cette grande rêveuse,

Ferme l'œil, ayant jeté son ancre.

Le beau ténébreux tout blanc de cheveux

Deviens lumière...

Fermons-lui les paupières d'un coup d'épée
 Et traînons-le
 Au pied du mur des morts, nouveau moellon.
Un temps : elle traîne le corps du Mort-Homme, aidée par les autres.
 Ne disparais plus maintenant comme une flamme dans l'eau !

L'amour, le mur, la mort

L'Ange dépose le cadavre au pied d'un mur vivant : « monstres » et morts-vivants empilés. Soupîrs, cris, ahans. Irradiances de sons et de lumière.

LE CORYPHÉE :

– Feu à blanc !

Crépitements : une fusillade somptueuse, cristalline...

A voix plus basse ! les terrassés...

L'ANGE :

– A voix plus basse...

J'en achemine un autre.

Depuis tant de temps que cela a commencé...

La terrasse des morts !

A voix plus basse !

Comme dans un lieu saint

Qui n'a pas encore son assise et son centre,

Sa voûte et son transept,

Et qui ne les aura peut-être jamais.

Dieu qu'il est lourd le sans-vie !

Rêve-t-il encore ?

Dans ses veines ce n'est plus le sang agile

Mais le plomb qui fuse en nappes,

Car la mort, en sa mort, bouillonne,

Tohu-bohu échevelé de vent terrible.

Dans ses veines, c'est le trou maintenant,

L'haleine vide, la haine, la lumière du tube creux.

Il le savait bien, lui, qui s'est tant haï

Pour ne plus souffrir...

Ô mes cadavres ; loques, je vous veux loques,

Corde à linge

Pour l'après-chair à sécher.

Mes écartelés,

Mes morts, mes aimés morts !

Elle a placé le cadavre du Mort-Homme dans un trou de la muraille.

Les morts se succèdent et les monstres s'empilent

Face au ciel célibataire.

Ne suis-je pas sublime, moi la moissonneuse

Des champs de vie ?

Je laboure les morts
 Et je leur donne tout de mon amour... de haine
 Celui-là. C'est fini. Ce père, il m'a honnié.
 Est-ce enfin le dernier ?
 Dans l'océan d'eau vive et de chaux
 Je l'aime encore plus que toutes les vagues.
 Oui, c'est le dernier.

*Un coup de bluff : truc ou miracle
 (le Mort-Homme troue le mur des morts.)*

LE CHEUR (voix de perfidie, artificieuse) :
 C'était un beau ténébreux
 Filant la vie, pas très heureux.
 Il s'est noyé le pauvre
 Dans un minable estaminet

Ah, cruelle aventure
 Le fier-à-bras a eu la vie très dure.
 Repentez-vous, jeune homme,
 Il est mort, le Mort-Homme !

Avez-vous assez désiré ?
 La nef en proie vous pousse.
 N'avez-vous pas assez chaviré ?
 Pierre qui roule n'amasse pas mousse !

Petit poète gaillard
 Et hagard et paillard
 Et soudard et braillard
 Au lard ! Au lard ! Au lard !

La chouette réapparaît.

LA CHOUETTE :
 – Hou ! Hou !
 Je suis l'œil fixe dans la nuit.
 Il peut encore vaincre la mort
 S'il la médite, comme moi, le temps qu'il faut !
 Hou ! Hou !

LE VIEIL HOMME (il a entendu la chouette, du fond de sa mort-sommeil.) :

– Hou ! Hou !
 Adieu, chênes chenus de ma voyance,
 J'étais déjà mort dès que je me mis à vivre
 Mais j'avais encore à vivre mon absence,

Ce qu'on appelle trépas.
 Ma chimère d'orgueil
 Était un truc,
 Il fallait le savoir.
 Douce danse macabre...
 Aigüisez vos pas de deux, aigüisez vos jambes et couteaux.

LE CHEUR (il danse) :

– Castraille-le !
 Mouraille-le !
 Bataille-le !
 Cadavraille-le !
 Démembraille-le !...
 La cloche perdue !
 Quenouille sans franchise !
 La mouise !
 L'énnoise !

Rires énormes des « monstres ». En même temps hululements de la chouette, redoublés en imitation par le vieil homme. Puis un silence.

LE MORT-HOMME :

– C'est le péage
 Mais je suis encore gai.
 Je viens de faire un rêve...
 Il m'a semblé que je me levais,
 Me chaussais, me lavais,
 M'habillais,
 Que je chantais,
 Que je flânais.
 Je vis un miroir d'eau
 Et qui dormait sans rêve, lui, l'appeau...
 Et je plongeais
 Dans ce jardin d'amour vitré
 Et je gisais
 Et je gisais...
 Il suffisait de me noyer ! Hou ! Hou ! *(de plus en plus faible.)*

LA CHOUETTE :

– Il y vient
 A la résipiscence !

LE CORYPHÉE :

– Voilà c'est fait,
 Néant devient.
 Il ressemble à la cavale
 Et à la sale race
 Qui importune les vivants.
 Mort, honni soit

Qui ne te craint !

LE CHEUR :

– Ennoise, toise et poisse...

Qui vaille vaut,

La mort s'en faut !

LE MORT-HOMME :

– Mais où sont passés tous mes morts ?

L'ANGE :

– Dors, mémoire. Ne rêve plus.

Dormant, dormant,

Tu ne sauras plus quand tu es né.

Tu ne sauras plus quand tu t'es endormi.

Tu ne sauras plus quand ton cœur est parti.

Il n'y a plus quelqu'un d'autre.

La ferme chair a passé outre.

La « désaider ». La « désaimer ». Ô moi, recluse !

Est-il possible qu'outre-pas, qu'outre-monde, qu'outre-mort

Ne se perdent plus

Et que je veille, vierge incessible ?

Douleur d'ange, de ne pas avoir su mourir !

Rires de la chouette.

LE MORT-HOMME :

– Mais où sont passés tous mes morts ?

J'ai perdu la mort

Puisqu'en elle je vis, où qu'elle soit absente...

DEUXIÈME NAVIGATION : MOURIR A LA MORT

Dans la nef des morts

Le vieil homme sort de son trou dans la muraille. Celle-ci se déplace, pivotant à cent quatre-vingts degrés : on est de l'autre côté. Par le trou passe un flot de lumière. Les corps deviennent matière incandescente. Tout va jusqu'au blanc intense.

Musique des sphères paradisiaques. Cortège glorieux des ombres heureuses, dans une nef éblouissante. Les âmes sont conduites par l'Ange noir devenu blanc et par le Coryphée vêtu de blanc.

LE MORT-HOMME :

– Tous les oiseaux se sont tus,

D'amour à moitié nus.

Écoutez-moi ! Écoutez-moi !

Il chante :

Pour accéder aux héros morts
 Les sons multicolores
 Mêlent leur soie et leur ocelle.
 Adieu, chouette.
 Tu étais beaucoup trop intelligente.
 Amis, peignez-moi ! Peignez-moi !
 Faites un tournoi de mes cheveux.
 Je suis le serpent fabuleux :
 De jour, j'habite un nuage,
 Le soir, je couche dans les fleuves,
 Et dans le fleuve
 Je ne sais plus si je pleure ou si je nage !

*Les Amants du ciel :
 amour, délices et morts*

LE CHŒUR (voix « chantalisées » mais blanches) :

– Octave avironnée...
 Tous confondus dans la barque à lune.

– L'Aumônière
 Est ma mère.

– Le Rossignol
 Est mon père.

– Dieu n'a pas d'ami
 A qui dire sa peine.

– Apaisons
 Ce que nous faisons.
 – Qui va naître de nous ?

– Mais Dieu n'a-t-il pas dit :
 Il n'y aura plus d'engendrement ?
 Mais le mystère du cristal
 En son palais de l'éclaircie...

Passage au blanc

Tout se dilate dans le blanc. Aucun relief. Aucune perspective.

LE CHŒUR (voix en boucle) :

– Ô mes animaux mystiques
 D'après chair !

- Ô mes fins de vie !
Très fins de vie...
- Du blanc
Du blanc lamé
Du blanc de blanc !

Puis par deux...

LE CORYPHÉE :

Pas de deux !

Tous vont par deux : le Veil Homme et l'Ange blanc, le Coryphée et les autres...

Eïa-Popeïa

Les « blancs » butent contre un mur invisible – comme si c'était Dieu... Ils tombent comme des papillons qui se brûlent à la flamme. Le Vieil Homme est tombé, lui aussi. Il sera enseveli par l'Ange, qui se mue en nourrice aveugle.

LA NOURRICE :

– Do, l'enfant do.

Eïa popeïa !

Ne cours plus contre l'heure,

Il n'en est plus.

Y a-t-il des choses qui ne se donnent pas,

Là, qu'on puisse les prendre ?

Crispe ta main dans la mienne.

Agrippe l'infini,

L'Étoile nue.

Que ta main propre et tue

Ne touche plus aucun homme.

Anonyme, enfin toi,

Écoute ma loi :

Tu es dans un autre règne,

Tes pieds sont des racines

Mais ne touchent plus terre,

Tes cheveux sont des fils du ciel

Mais ils ne se dressent plus contre lui.

Tu dors sur une grève

Sans aucun viol de la mer...

Tu deviens sable :

Laisse dieu, s'il est,

Te répandre en lumière.

Eïa Popeïa !

Elle ferme les yeux du Vieil Homme.

Danse de l'anéantissement suprême.

DERNIÈRE NAVIGATION : LA FUGUE

Il n'y a plus de texte. Rien que musique et danse : dans l'allégresse – mais sans complaisance ni sentimentalité.

Trois mouvements s'enchaînent :

- Absolu mouvement, qui ne ment pas.*
- Comma dépassé.*
- L'Adam virginal*

APOTHÉOSE

Musique et danse toujours.

Embrassement

Cendres vives (Amiante incorruptible)